4e ANNÉE, N° 184. — MARDI, 4 SEPTEMBRE 1849.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

OU S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal, à Galata.

Chez les Veuves du Levant, l'Agence des Paquebots français.

A Smyrne, chez M. G. Muir, libraire.

A Marseille, chez Mme veuve Camelet et Cie.

A Londres, chez MM. James Cowie et Son, Foreign Newspaper Office, 2, St Anne's lane, general Post Office.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Constantinople ..... un an, 8 piastres
" ..... 6 mois, 4
Provinces et Etranger, un an, 9
" ..... 6 mois, 5

PRIX DES ANNONCES.

La ligne..... 5 piastres de G.-S.

Les Annonces jusqu'à des 6, 9, 14, 19, 24, 29 du chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 4 Septembre.

Un des plus célèbres orateurs anglais, Burke, a défini ainsi le gouvernement des états : *composition de sagesse humaine.*

Cette définition nous paraît juste; il faut plus de sagesse que de génie pour gouverner les nations. Les Sully et les Peel feront toujours plus pour le bonheur des peuples que les Bacon et les Mirabeau.

Avec ses hommes de génie, un pays peut avoir un grand éclat; mais ce sont des météores qui durent le temps des météores. L'éclat n'est ni la tranquillité ni le bien-être. L'héritage des grands hommes est d'ailleurs très difficile à conserver. On sait ce que devinrent les empires d'Alexandre, de Charlemagne et de Charles-Quint immédiatement après la mort de ces grands hommes. La tranquillité d'un pays n'est pas toujours le résultat de la sagesse des hommes qui le gouvernent; il peut être produit aussi par les despotisme : cela se voit encore de nos jours.

Si l'on examine à quelle cause est due la tranquillité et le bien-être de la Turquie depuis quelques années, elle se présente tout de suite, et d'elle-même : c'est à la sagesse seule du Sultan et de ses ministres qu'il faut attribuer l'heureuse situation du pays. Ni le souverain ni ses conseillers n'ont eu l'idée de se jeter dans les grandes entreprises où d'ordinaire l'orgueil a plus de part que le désir d'être vraiment utile. Mais ils ont sincèrement étudié les besoins des populations, et s'il n'a pas été donné à tous complète satisfaction, on leur rend du moins la justice qu'ils ont fait tout ce qui était dans la mesure de leur volonté et de leurs forces. Ce n'est peut-être pas là du génie, mais à coup sûr, c'est de la sagesse.

N'est-il pas, en effet, surprenant, nous allions dire miraculeux, que la Turquie ait traversé les deux années qui viennent de s'écouler sans avoir été si peu atteinte par les terribles événemens qui les ont remplies. Entourée dans une grande partie de ses frontières par une formidable insurrection qui n'a été comprimée que par le concours armé de deux grandes puissances, c'est à peine si elle en a été frôlée dans une de ses provinces. Et encore est-il juste de dire que ce frôlement n'a pas eu sa cause dans les actes du gouvernement impérial. Au commencement, comme au plus fort de cette petite crise, n'est-ce pas lui qu'on invoquait, afin de s'en rapprocher davantage, de façon à ce qu'il ne restât plus de place pour personne entre le souverain et les sujets; on pourrait même dire que, dans cette circonstance, on a agi, non contre lui, mais pour lui, à son insu sans doute : sa loyauté en est un sûr garant.

Et cependant, on ne saurait nier qu'il n'y ait eu, durant ces deux années, des gens qui, comme ailleurs, ont cherché à fomenter des troubles dans certaines contrées de l'empire. Dans quel but? Certes, ce n'était pas pour rendre les populations plus libres, plus heureuses. Que l'on cherche à se rendre compte de la pensée qui profiterait de ces perturbations, et l'on sera pleinement convaincu que nous disons vrai. Quels sont les intérêts et les libertés réellement en souffrance en Turquie? Il n'est pas de meilleur pays au monde pour les européens qui sont tout à la fois protégés et par la loi turque, qui ne peut les punir, et par la loi de leurs nations, qui les punit mal. Quant aux indigènes, s'ils appartiennent à la religion musulmane, ils ont affaire aux institutions les plus libérales; si c'est à d'autres cultes, leurs intérêts sont réglés par les patriarches et les conseils municipaux, et le gouvernement n'intervient qu'en cas d'abus et d'oppression. Où est la liberté commerciale qui puisse être comparée à celle de la Turquie? On a beau chercher, et partout, sous ce rapport, on ne trouve que des lois beaucoup moins libérales que les siennes. Et cependant, est-il une liberté plus précieuse, plus importante, soit pour les états eux-mêmes, soit pour les relations internationales? N'est-elle pas la plus naturelle, et en est-il une qui, excepté en Turquie, ait été en tous lieux plus restreinte et plus torturée? C'est elle qui a aidé puissamment l'empire à passer ses plus mauvais jours, qui a fait le bien-être de ses habitans et des étrangers qui l'habitent. Bien que la Turquie, par sa magnifique position entre trois continens dont elle fait partie, doive estimer par-dessus tout la liberté des échanges, bien qu'il soit impossible de comprendre l'Orient sans cette liberté, on peut néanmoins affirmer avec toute certitude qu'elle n'y vit que par la Turquie et qu'elle y périrait sans la Turquie : donc la Turquie et l'Orient libre, c'est tout un. Et comme de nos jours, les plus grandes questions se résument en travaux ayant pour but la liberté et le bien-être des peuples, comme les perturbations européennes n'ont eu en vue que ces deux objets, on ne doit pas s'étonner que la tranquillité de la Turquie ait traversé ces temps difficiles sans encombre en quelque sorte : là où l'on est bien, l'ordre est facile.

Les hommes qui ont cherché à troubler cette heureuse situation, ont-ils du moins renoncé à leurs entreprises? Nous ne le pensons pas. Maintenant que la tranquillité a été rétablie dans les provinces moldo-valaques, ils portent ailleurs leurs mauvaises passions, et ils espèrent qu'ils réussiront mieux en Serbie. Fort heureusement que le gouvernement impérial connaît leurs projets et leurs menées, et si tout en prenant ses mesures pour en tri mpher, il croyait devoir les dénoncer à l'Europe qui, par les efforts qu'elle vient de faire, a prouvé tout le prix qu'elle attache à la paix, ils n'hésiteraît pas sans doute. Il ne serait pas mal que ces agens de troubles fussent connus, afin que l'opinion publique imprimât sur leurs fronts la flétrissure qui convient à leur perversité.

Si du moins ces hommes ou ceux qui les font agir, avaient un prétexte, nous ne dirons pas sérieux, mais plausible; s'ils pouvaient accuser d'oppresseur le gouvernement impérial, ou à défaut de ce grief, s'ils abritaient leur coupable conduite derrière une pensée qui pût être acceptée par l'honnêteté la plus vulgaire, certes, nous n'entreprendrions pas de les absoudre; mais enfin on pourrait dire qu'ils obéissent à de malheureuses convictions dans un intérêt plus ou moins avouable. Ici, il ne saurait y avoir qu'odieuses ambitions, qu'elles viennent du dedans ou du dehors. A aucune époque, le gouvernement impérial n'a été dirigé par des hommes mieux intentionnés et plus éclairés; jamais il ne s'est occupé avec plus de sollicitude de tous les intérêts. Et il faut que cela soit ainsi, puisqu'il a su maintenir l'ordre dans l'empire, non par des mesures de compression, mais par la sagesse de ses actes, alors que l'ordre disparaissait partout. S'est-il élevé, s'élève-t-il encore une seule plainte contre lui? Manque-t-il à ses promesses de réformes, à ses engagemens, aux traités? N'a-t-il pas la fermeté que commandent les circonstances et qui convient aux intérêts du pays. Au milieu des embarras qui se sont présentés, n'a-t-il pas fait tout ce qu'il pouvait faire? Que répondre à ces questions, sinon qu'ils est toujours fidèle à tous ses devoirs, et qu'il défend ses droits avec tout le patriotisme possible.

Il serait donc bien avéré, si des troubles venaient à se produire en Serbie où dans les provinces limitrophes, que leur raison d'être ne saurait se trouver en aucune façon dans la conduite du gouvernement impérial, et que pour en trouver le sens, il faudrait examiner d'où partent les machinations, et quels sont ceux qui pourraient en retirer quelque profit. En quelques années, la Turquie a fait de notables progrès, et comme elle n'a pas dévié de la voie qui l'a conduite si heureusement où elle est, on peut avoir la certitude qu'elle y marchera d'un pas plus ferme encore, jusqu'à ce qu'elle ait reconquis la puissance qui lui est nécessaire pour l'accomplissement de ses destinées providentielles, c'est-à-dire dans l'intérêt de tout l'Orient et de l'Europe elle-même. Oh! s'il était quelqu'un qui pût s'offusquer de cet accroissement de puissance, celui-là serait son coupable ennemi, et pourrait chercher à troubler la tranquillité du pays pour l'arrêter dans sa marche progressive.

Quoi qu'il arrive, et quelles que soient les passions qui s'agitent, nous espérons qu'avec les grandes sympathies qui l'environnent, la sagesse du gouvernement triomphera de tous les obstacles, et qu'il maintiendra l'empire dans les conditions de prospérité où il se trouve.

Nous avons eu plusieurs fois occasion de parler du conseil d'améliorations qui avait été formé pour les provinces d'Andrinople, de Brousse et de Saïda. On verra par la pièce suivante combien est grande la sollicitude du gouvernement pour les intérêts de toutes les populations et particulièrement pour celles du Liban, où le cadastre se fait maintenant sous l'intelligente direction d'Emin éfendi, afin de diminuer autant que possible les impôts et d'en faire une répartition plus équitable. Le pièce en question est le firman impérial qui a été adressé à Wamik pacha, gouverneur de Sayda, à Emin éfendi, président du conseil d'améliorations, aux defterdar, cadi, mufti et aux notables qui font partie du dit conseil.

FIRMAN IMPÉRIAL.

« A l'arrivée de ce signe impérial, qu'il vous soit notoire que, mu par les sentimens d'amour dont nous sommes animé pour tous nos sujets, de but auquel tend notre volonté est d'assurer de plus en plus le bien-être et la prospérité des différentes populations de notre Empire, de compléter l'œuvre des réformes et améliorations civiles et militaires que nous avons été heureux d'opérer jusqu'à présent, et que nous n'avons pas besoin de rappeler à ceux qui nous entendent, mais pour lesquelles nous rendons nos actions de grâce au Très-Haut.

Or, pour mieux atteindre ce but, des conférences ayant été tenues dans notre grand-conseil d'Etat et dans le conseil des ministres, il a été décidé d'instituer dans chacune de ces trois provinces, Andrinople, Brousse et Sayda, un grand conseil appelé Conseil de province; de nommer pour chacun de ces conseils un président choisi parmi les serviteurs de notre auguste gouvernement, lesquels se font distinguer par leur mérite et leur capacité, qui sont instruits de nos principes de justice et pénétrés de nos intentions.

Le fonctionnaire revêtu de cette mission sera comptè parmi les membres du grand-conseil de justice. Le defterdar, le cadi, le mufti, les maîtres des comptes, le secrétaire en chef de la province, seront membres du conseil provincial.

On choisira une personne parmi les Ulèmes les plus capables pour assister à toutes les séances du conseil; car le cadi, quoiqu'en faisant partie, sera forcé de s'en abstenir, à cause des occupations judiciaires, à l'exception des deux jours de la semaine où le conseil se réunira au complet. La même observation s'applique au muchir et au defterdar.

On choisira, en outre, parmi les notables de la ville les plus dignes, quatre Musulmans et une personne de chacune des autres religions pour remplir le poste de membres, et compléter ainsi le susdit conseil.

On rédigera des réglemens sur les devoirs généraux et particuliers du gouverneur-général, du président du conseil, du defterdar et des sous-gouverneurs des districts qui font partie de la province.

Les autorités supérieures consacreront tous leurs soins à mettre à exécution les décisions du conseil, car ce sont elles qui représentent le gouvernement, ce sont elles qui correspondent avec notre Sublime-Porte.

Contrairement à ce qui a été pratiqué jusqu'ici, ces conseils conserveront dans leurs archives les copies des documens sur lesquels ils auront délibéré.

Cette institution a été l'objet de notre approbation impériale, et nos ordres ont été donnés pour qu'elle soit réalisée.

Toi, notre Vézir! en annonçant notre volonté à nos sujets, tu mettras tes soins, tu consacreras ton zèle à ce que le conseil soit organisé de la manière expliquée dans les présentes instructions.

Tu t'appliqueras à ce que le *Tanzimat-Hairié* soit maintenu et observé strictement; tu veilleras avec le plus grand soin aux institutions de l'Etat, à l'administration civile, aux affaires financières, au développement du bien-être de la population, à la prospérité du pays, à l'observation et au maintien des lois.

Dès à tous les fonctionnaires de se faire, pour ainsi dire, une seule main, un seul corps, en s'acquittant de leurs devoirs; car de même que sont récompensés tous ceux qui servent avec zèle et loyauté notre auguste gouvernement, de même seront punis sévèrement ceux qui oseront commettre des actions contraires à nos recommandations successives.

Quant au Liban, quoiqu'il fasse partie du pachalik de Sayda, néanmoins, comme ses conseils, ses gouvernans, son administration, ont été l'objet d'une institution particulière, les présentes instructions, qui regardent particulièrement l'établissement du nouveau conseil, ne doivent révoquer en rien les réglemens de la Montagne que vous êtes tenus d'observer.

Vous donc, nos deux fonctionnaires, déployez votre zèle, en vous acquittant de vos devoirs, en rendant les services qu'on attend de vous, en exécutant toutes choses de la manière indiquée ci-dessus.

Et vous, defterdar, cadi, mufti, notables du pays, et tous, en général, vous venez de savoir, par les dispositions de ce Firman Impérial, quelle notre volonté souveraine, en créant ce conseil, est un effet des sentimens d'amour qui nous animent pour tous nos sujets. Nous voulons consolider le bien-être et la prospérité de toutes les populations de notre Empire sans distinction de religion, et compléter l'œuvre du *Tanzimat Hairié.*

En adressant donc vos vœux au Ciel, réunissez vos efforts, consacrez vos soins pour réaliser les vues de votre monarque.

Donné à Constantinople, dans le mois de Rébiul-Achir de l'année 1266. »

Les nouvelles de Vienne arrivées ici le 31 août vont jusqu'au 21. Voici celles que les journaux de cette ville publient officiellement sur les évènemens de la guerre en Hongrie :

RAPPORT DU GÉNÉRAL HAYNAU,

EN DATE DE LOVRIN, LE 9 AOUT.

« Après avoir, le 2 août, occupé Szegedin, le 3, forcé le passage de la Théiss, le battre et poursuivi les corps réunis de Dembinski, Metzaros, Guyon et Desoffy qui avaient pris une forte position près de Szoreg, je me trouve aujourd'hui à une journée de Temeswar et d'Arad. Ce soir encore j'espère faire la siège de Temeswar et y entrer moi-même. J'ai renvoyé la brigade Jablonowski à Pesth, d'où elle partira pour Raab, afin de rétablir la communication directe avec la capitale. Hier, nous avons fait, dans le seul audroit de Mokrin, plus de 2,000 prisonniers. »

RAPPORT DU GÉNÉRAL HAYNAU,

EN DATE DE TEMESWAR, LE 10 AOUT.

« Après la bataille victorieuse de Szoreg, l'ennemi fut poursuivi sans relâche. Malgré les fatigues endurées par mon armée dans sa marche rapide de Nagy Igmand (devant Comorn) vers Szegedin, elle s'avança, le 7, jusqu'à la ligne de St-Miklos, Albrechtsflur, O'Besenyo et Mokrin, et le 8 jusqu'à celle de Sajtony (sur la rive droite de la Maroisch), Rucz, Ie-Peter, Pesak, Lovrin, Csatad et Hatzfeld.

« Pendant cette poursuite, l'ennemi ne tenta quelque résistance qu'à O'Besenyo, Albrechtsflur et Marienfeld; mais elle fut surmontée aussitôt par le 3me corps d'armée assisté de la division de cavalerie Wallmoden. Une foule de prisonniers et de non-combattans, puis un drapeau et une pièce de canon tombèrent entre nos mains. La levée en masse se dispersa complètement, et il se présenta un grand nombre de déserteurs des troupes régulières, et surtout des militaires autrichiens qui, étant prisonniers des Hongrois, avaient été forcés de porter les armes contre nous. Le nombre total de tous ces individus pouvait se monter au-dela de 3,000.

« De Mako, le lieutenant-feld-maréchal Schlick envoya une colonne à Mezohegyes, où elle saura le sorna impérial avec 3,000 chevaux.

« J'avais appris que toutes les forces ennemies s'étaient retirées de Szegedin à Temeswar, où le corps de Vetter, venant de la Theiss inférieure s'était joint également. Les insurgés paraissaient décidés à accepter encore devant Temeswar un combat décisif; le grand nombre de leurs troupes et les 100 pièces de canon qu'ils avaient avec eux, semblaient aussi les y engager.

« Le 9 août, je fis marcher le 3me corps d'armée et la division de cavalerie Wallmoden, de Csatad à Kis-Beskerek; la division russe Panutine et l'artillerie de réserve de Lovrin à Sillet et de là également à Kis-Beskerek, ordonnant que le corps de réserve avait l'ordre de se porter de Pesak sur Kucz, Hodoucy et Karany, afin de prendre l'ennemi par son flanc droit. Des colonnes latérales du premier corps furent détachées, sur les deux rives de la Maroisch, à Pesak et Toulak; la troupe principale de ce corps se dirigea de Rucz et Peter à Monostor et Vinga. Ce mouvement avait pour but de couper à l'ennemi la communication entre Temeswar et Arad, et de lui prendre des parties de son artillerie; car je savais qu'il avait déjà levé le siège de Temeswar.

« A Kis-Beskerek, nous trouvâmes l'ennemi dans une position où il avait son arrière-garde tournée contre nous. Il en sont vite délogés par le 3me corps. Lorsque je débouchai de Beskerek avec ce 3me corps et la division de cavalerie, afin d'atteindre une position avantageuse qui permît à nos troupes de camper en sûreté; l'ennemi, en se retirant, déploya un nombre toujours croissant d'artillerie et de cavalerie. Je le fis rejeter aussitôt au-delà du défilé formé par la rivière marécageuse qui coupe la route. Au-delà de cette rivière, l'ennemi se maintint encore très-opiniâtrement. Derrière la rivière de Beregszo, où des forêts épaisses cachaient ses forces, il exécuta, tantôt à droite, tantôt à gauche, des manœuvres tendant à nous tourner. Sur notre flanc gauche surtout il réussit pendant quelque temps à arrêter notre marche progressive.

« Je fis donc entrer insensiblement dans la ligne de bataille, la division russe, Panutine, avec ses batteries ainsi que l'artillerie de réserve, et lorsque le déploiement de cette grande masse de canons eut fait taire en partie le feu ennemi, je donnai le signal à un mouvement général en avant! La brigade de cavalerie Lederer couvrait notre flanc droit du côté de Szakalhaz, d'où l'ennemi menaçait de venir nous tourner, tandis que la brigade de cavalerie légère Simbschen opérait avec succès à l'aile gauche de la ligne de bataille à Besonowa. Dans ce moment (il était 4 heures après-midi), apparut derrière Hodoucy le corps de réserve et s'avança aussitôt dans la direction de St-André sur le flanc droit de l'ennemi. Alors, ce dernier se retira sur toute la ligne, suivi de près par nos troupes. Derrière la rivière de Beregszo, il tint encore la forêt jusqu'à l'approche du soir. Le feu pourtant vive exécutait de la cavalerie n'était pas possible, vu que des rivières et des endroits marécageux entravaient les mouvemens des chevaux et que ma cavalerie était déjà trop épuisée par les marches et les combats si prolongés dans des contrées entièrement ouvertes.

« A l'entrée de la nuit, j'acquis par une reconnaissance la conviction que l'ennemi avait déjà quitté la forêt et continuait sa retraite. Je me décidai donc à attendre en soir même les postes de Temeswar, et me mis moi-même à la tête de deux divisions de cavalerie dont je fis protéger la marche par quelques bataillons. L'ennemi, qui avait occupé la forêt dite Ligdwald, essaya, à la vérité, de m'opposer des obstacles, mais une demi-batterie disposée sur son flanc gauche l'y fit renoncer tout de suite, et ainsi le siège de Temeswar se trouvait levé avec une vitesse incroyable. La joie avec laquelle je fus reçu par la population était extraordinaire.

« Pendant cette bataille à laquelle je voudrais donner le nom de bataille de Temeswar, la brave garnison de cette forteresse fit aussi une sortie et causa à l'ennemi des dommages considérables.

« Je dois le témoignage de cette journée avant tout au dévouement et au zèle infatigable de mes troupes qui, après s'être transportées du Danube jusqu'ici avec une rapidité sans exemple et nonobstant après une marche de 3 lieues, exécutée le 9 août, et sans avoir eu le temps de faire leur repas ont combattu jusqu'à la nuit bombaste toujours avec le même courage, avec la même constance.

« La cavalerie a fait l'impossible en fait de fatigues à supporter. De même je ne saurais assez louer toute l'artillerie de mon armée. L'infanterie n'eut pas l'occasion de prendre part au combat proprement dit; la bataille se réduisait à une violente canonnade qui dura 6 à 7 heures et qui était entremêlée de quelques attaques de cavalerie.

« Ainsi que je l'ai dit plus haut, l'apparition à point nommé du corps de réserve a contribué au résultat d'une manière décisive. L'avant-garde de ce corps avait atteint la chaussée de Temeswar à Arad par la route de Karany; elle avait pris à l'ennemi 4 canons de 24, plusieurs chariots de munitions, un grand nombre de chariots à bagage, et avait porté un désordre immense dans ses rangs.

« Le lieutenant-feld-maréchal Schlick s'était avancé, avec son corps à Monostar; son avant-garde avait poussé jusqu'à Vinga, où elle fit 300 prisonniers et s'empara d'un vaste magasin d'habillemens militaires.

« Aujourd'hui, ai concentré mon armée à Temeswar, à l'exception du 1er corps d'armée qui est chargé de cerner Arad. Mes avant-garde sont poussés jusqu'à Remete et au fleuve Temes. L'ennemi se dirigea hier en déroute vers Lugosch. Bagages, canons, chariots de munitions, tout s'en alla au grand galop, l'infanterie se débanda presque entièrement. En effet, s'il n'avait pas fait déjà nuit, et que j'eusse pu prévoir un tel degré de désordre, j'aurais fait poursuivre l'ennemi sur-le-champ par ma cavalerie, quelque épuisée qu'elle fût.

« A 9 heures du soir encore Dembinsky, Guyon, Kmeti, Vecsei et Bem avaient siégé dans la forêt voisine, dite Jadwald, dans une fabrique à fusils détruite par les insurgés eux-mêmes. Le dernier de ces chefs était arrivé au camp, le 9 à midi, peut-être aussi avec quelques renforts, et avait pris le commandement suprême de l'armée.

« Sur le champ de bataille nous trouvâmes une grande quantité d'armes jetées bas. Des troupes de déserteurs et de prisonniers furent amenées au quartier-général. Le nombre des prisonniers de la journée d'hier se monte à 5,000.

« La dévastation que le bombardement de l'ennemi causa à Temeswar, est au-delà de toute expression; la ville a été, à la lettre, transformée en un monceau de ruines et je ne saurais assez louer la persévérance de la garnison et de son commandant, le lieutenant-feld-maréchal baron Rukavina. Pendant le siège, 2,100 hommes de la garnison sont morts de différentes maladies, pour la plupart typhoïdes; 300 furent tués par les boulets ennemis, 1,400 sont encore malades à l'hôpital, et 600 autres malades sont restés dans leurs casernes, faute d'espace dans l'hôpital. Le fortifications sont presque intactes, à trois fois près qui sont fortement endommagées. Pendant le siège, le lieutenant-feld-maréchal Glaser aussi a perdu la vie par une chûte. Le manque de bêtes grasses dans Temeswar était déjà arrivé au point que depuis 18 jours la garnison ne consumait que de la viande de cheval.

« Nonobstant la durée et la violence du combat d'artillerie du 9, notre perte y était très-peu considérable. Pour autant que je le connais à l'heure qu'il est, elle consiste en 15 morts et 36 blessés dans l'armée autrichienne, et en 8 morts et autant de blessés dans la division russe. »

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE PUBLIÉE A VIENNE LE 17 AOUT.

« Le baron Haynau annonce à S. M. l'Empereur, par un courrier qui doit arriver à Schœnbrunn avec le train de ce soir, que le 13 août, le chef des insurgés Gorgey avec une grande partie de son armée, (30 à 40,000 hommes) s'est rendu à discrétion près de Vilagos. »

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE DU BARON HAYNAU, PUBLIÉE A VIENNE LE 19 AOUT.

« La forteresse d'Arad s'est soumise et a été occupée le 16 par nos troupes victorieuses. »

La ville de Raab a de nouveau été occupée par les troupes autrichiennes, après qu'on eut rétabli le pont près d'Abda qu'un détachement de cuirassiers eut délogé les houssards que les insurgés avaient laissés dans la ville. Toutes les dispositions étaient faites pour une attaque générale, mais l'ennemi rentra dans Comorn sans accepter le combat.

Quant aux opérations des Russes qui précédèrent la capitulation de Gorgey, nous apprenons par les bulletins officiels publiés à Varsovie, que le 3, ils avaient remporté sur les insurgés hongrois, une victoire signalée, où ils leur prirent 6,000 prisonniers, et que, le 9, Grosswardein avait été occupé, sans coup férir, par le corps du général Rüdiger qui fut chargé aussitôt de se mettre en marche vers Arad avec un renfort de 9 régimens de cavalerie.

Nous lisons dans une lettre de Belgrade datée du 25 août, les détails suivans du théâtre de la guerre en Hongrie :

« Après la bataille de Temeswar du 9 de ce mois, l'armée insurgée se retira en déroute sur Arad et Lugosch sans pouvoir prendre pied sur aucun point. Dans le dernier endroit seul, une faible arrière-garde composée de quelques bataillons de la légion polonaise opposa quelques résistance, mais elle fut repoussée sans peine et se hâta de rejoindre les autres débris de l'armée hongroise qui avaient